

JEAN-MICHEL CORNU

PLEINE PEAU HUMAINE



Cher Maître,

J'accomplis ici le vœu d'une morte, que vous avez étrangement aimée. Elle m'a fait jurer de vous faire parvenir, le lendemain de sa mort, sa peau que vous avez si fort admirée, « le soir des adieux ». Son désir est que vous fassiez relier dans cette peau, les encres et les lavis que vous fîtes durant votre séjour dans son château de Saint-Julien. Elle a demandé que vous veniez y déposer vous-même ce carnet que vous lui aviez promis, autrefois. Elle a ajouté que vous trouverez la place qui lui revient. La servante que vous avez connue vous remettra une lettre. Ne tardez pas.

Je vous transmets, cher Maître, cette relique, comme j'ai juré de le faire, et je vous prie, etc....

Docteur Vanel



J'ALLAI CHEZ MONTESQUIOU qui collectionnait des livres avec le même soin que des biscuits de Sèvres ou des magots de Chine et passait pour prodiguer des dépenses fastueuses à leur reliure. Ceux qui enviaient ce luxe appelaient sa bibliothèque « sa tannerie » et racontaient, en s'en moquant, que cet original courrait en grand équipage les bêtes noires sur ses terres de Sologne pour se fournir en cuir. Cette réputation m'encouragea précisément à lui apporter la lettre du docteur.

Il la lut lentement sans montrer un signe d'étonnement, sans prononcer un mot. Ce silence m'enhardit. Je voulus lui montrer cette peau. Nous la déroulâmes dans des crissements soyeux de papier qu'on défroisse. Elle me parut soudain si *nue* dans la grande pièce cossue où brûlait un feu, que je n'eusse pas été autrement surpris de la sentir frissonner sous mes doigts d'un imperceptible reste de vie. Nous nous tîmes immobiles, silencieux, tenant chacun un bord de cette peau comme on tend un drap de lit ou une nappe. Le tableau que nous compositions ainsi me frappa : c'était la scène hiératique de quelque mystère antique où deux sacrificateurs examinent une dépouille sacrée sur l'autel d'un dieu inconnu.

Je le priai enfin de m'indiquer un relieur discret que ne scandaliserait par l'exécution d'un ouvrage si particulier. Il me fit observer qu'il fallait d'abord l'assouplir, qu'il pouvait se charger de cette démarche : il employait dans les faubourgs un tanneur qui lui était dévoué.

Il y avait chez cet excentrique de réputation une réserve attentionnée qui me plut. Je lui confiai la peau.



J'ATTENDIS TROIS LONGS MOIS. Les nuits, je pensais à mon précieux legs. J'imaginai cet artisan discret comme ces embaumeurs muets de Thèbes ou de Méroé, opérant dans quelque atelier écarté des faubourgs, plongeant la peau dans de sombres cuves où macéraient des décoctions d'écorce et de chaux, retirant le précieux suaire tout dégouttant de bourbe froide qu'il foulait pour l'assouplir, grattant des humeurs, achevant de décharner son cuir avec des raclours d'acier bleu, adoucissant le tendre oripeau avec des polissoirs d'os ou de ponce. Aucune de ces opérations que mon imagination nocturne me représentait en songe ne me répugnait : c'était une alchimique transmutation d'où la chère relique ressortirait transfigurée. Certaines nuits, mon exaltation devenait extrême. Au matin, je m'éveillais, dégrisé, et toute cette opération ne se ramenait au mieux qu'au dépôt d'une chemise de prix chez le teinturier des princes. Par précaution, je ne savais pas le nom du tanneur. L'adresse de cet embaumeur m'était totalement inconnue. Je craignis de perdre cette peau. Elle m'était devenue tout.

Elle me revint un soir. À la clarté de ma lampe, sa douce couleur d'hostie blanchoyait comme un ostensor d'ivoire dans la pénombre. J'en étais ébloui à force d'y perdre le regard. Sa nudité me fut tendrement indécente ; j'y portai la main comme on caresse furtivement dans un jardin la chair des statues. Son grain était fin et lisse comme le marbre ou ces papiers couchés de prix, mais sans dureté et sans froideur. Sa peau était douce et fraîche.



MONTESQUIOU QUI ÉTAIT VENU me remettre la précieuse relique, m'observait. Je la rangeai dans une longue boîte de laque ancien où un peintre à robe et à chignon avait pu serrer, jadis, sous le ruban de soie violette, un de ces admirables rouleaux peints où repose un ermite en son pavillon solitaire que vient frôler la calligraphie déliée d'un poème, au bord de quelque précipice brumeux couleur d'ardoise ou d'orage.

Montesquiou se rencogna dans le fauteuil, huma le verre de Chartreuse verte que je lui avais servi, ferma les yeux.

— En matière de reliure, il n'est pas de limite à l'imagination des bibliophiles, et, croyez-moi, il n'est rien devant quoi recule un bibliomane un peu fortuné pour satisfaire un caprice.

Je pensais à ces chasses à courre. N'était-ce là qu'un raconter ?

Il rouvrit les yeux, dit d'un ton posé qui n'exigeait pas de réponse :

— Madame de... aimait beaucoup les livres.

Il but une gorgée, continua :

— Il n'est guère de bête à fourrure, à plume ou à écaille dont on n'ait dépouillé la peau pour habiller un livre. Vous n'avez pas idée des reliures qui s'échangent et se vendent sous le manteau. Je ne parle pas des livres en peau de truie, de cheval, de chat, de loup, de renard, d'hermine, de taupe, de tigre, de lynx, d'autruche, de grue, de crocodile, de lézard, de serpent, de requin, de raie... Ajoutez à cela l'industrie des hommes qui prévient parfois notre imagination. En Inde on utilise la peau des grenouilles ; on dit qu'elle est extrêmement douce et qu'elle fixe admirablement les teintes les plus délicates...

Il se tourna vers moi :

— Mais quel est le bibliophile un peu averti qui n'a entendu parler des reliures en peaux humaines ?



— ON DIT QUE LE DERME HUMAIN FOURNIT LE MEILLEUR CUIR. Ce superlatif, vous vous en doutez, voile des raisons moins dicibles. Peut-on croire qu'une telle explication si platement fonctionnelle en ait déterminé un usage paradoxalement si rare ? Si telle était la véritable cause ; l'utilisation s'en serait répandue. Soyez-en sûr. Ne voit-on pas nos industries spéculer sur le sang sous couvert de philanthropie ? Et sur bien d'autres choses encore que ces prétendus bienfaiteurs s'emploient à maintenir sous le sceau du secret... Je vous assure que ces livres, dont il existe d'assez curieux spécimens, sont l'objet d'un véritable culte qui n'est pas de ceux qu'on rend à la Déesse Raison.

Je ne vous surprendrai guère en vous disant qu'il existe des traités d'anatomie revêtus de peau humaine. La correspondance du flacon avec son contenu n'est que trop évidente. Mais celui du docteur Antoine Askew, en Angleterre, aurait été recouvert avec la peau d'une sorcière du Yorkshire, Mary Ratman, exécutée pour assassinat dans les premières années du XVIII^e siècle. Les peaux d'assassins ont beaucoup fait pour la protection des livres... Toujours en Angleterre, le compte rendu du procès de l'assassin Corder, plaidé en 1829, fut relié dans la peau du bras du meurtrier ; pour trois *pence* on pouvait le voir dans une salle particulière de l'Atheneum, au profit du fonds de la bibliothèque. Vous vous demandez à quoi donc cet argent a pu être employé ? A l'achat d'un livre de criminologie peut-être...

On racontait, à la fin du XIX^e siècle, qu'un riche négociant de Cincinnati possédait deux livres de Sterne reliés en peau de femme : *Le voyage sentimental* habillé d'une peau de « négresse », et *Tristram Shandy*, avec le dos d'une Chinoise. Pourquoi Sterne ?

En France, plusieurs manuscrits passent pour être entièrement écrits sur peau humaine. Du moins c'est ce qu'on prétend de quelques bibles latines du Moyen Âge, remarquables par la blancheur et la finesse du vélin, et que pour cette raison l'on croit écrites sur peau de pucelle. Si cela était avéré, imaginez le nombre de sujets qu'a du nécessiter une telle entreprise !

Œuvre comparativement plus modeste, je possède un exemplaire de la première édition de *Justine*, du Marquis de Sade, relié en peau de femme. J'ai personnellement vu un exemplaire des *120 journées de Sodome* relié — indiquait l'étiquette collée à l'intérieur — avec une peau de sodomite prélevée dans des conditions que je ne puis pas même rapporter. Elle vous ferait dresser les cheveux sur la tête...



Nombre de bibliomanes et érotomanes font relier *certain*s livres en peau humaine, spécialement avec celle des seins. Les internes de nos hôpitaux passent depuis longtemps pour approvisionner ce commerce. Combien de ces livres dits obscènes ont-ils été confisqués par l'autorité publique, subtilisés par des magistrats pour leur bibliothèque secrète, mais le plus souvent détruits sans procès-verbal, comme on fait disparaître une chose immonde ? Combien de ces livres maudits demeurent dans les réserves de nos bibliothèques ? Ne les cherchez pas, vous ne les trouverez pas dans les fichiers destinés aux lecteurs. Ils ne figurent pas non plus dans les inventaires rendus publics et, si vous adressez une lettre polie faisant état d'une recherche motivée, on vous répondra qu'on ne sait pas de quoi vous parlez.

Montesquiou se tut, puis, se penchant brusquement vers moi, conclut :
— Cette pratique, sans aucun doute, est plus ancienne que le livre, plus ancienne que l'écriture elle-même. Elle a commencé avec le premier homme qui s'est avisé de tracer le premier signe, avec un charbon, avec une pierre de couleur, avec le suc d'un fruit... avec le sang rouge d'un homme.



MONTESQUIOU PARTI, J'OUVRIS LA BOÎTE DE LAQUE ANCIEN qui m'était devenue bien précieux parmi les plus précieux, seule richesse à laquelle je croyais désormais prétendre, moi le petit-maître des montagnes et des torrents. J'ouvris le lit et, avec d'infinies précautions, je déroulai sa peau d'hostie sur le drap blanc comme on met un linge sur un autel. Pour la coucher, je disposai des règles de fonte qu'utilisent les peintres à robe et à chignon pour maintenir le papier et la soie. L'une s'ornait d'une poignée en forme d'oiseau qui paraissait ainsi se reposer sur la branche. Sa couleur noire et brillante comme la plume des martinets, me rappela ceux qui nichaient nombreux dans ces gorges couleur de brume et de ciel d'orage qu'un printemps d'autrefois je voulus peindre. Ma pensée prit son essor comme l'oiseau, vers cette terrasse qui surplombait la gorge, là où j'avais rencontré la première fois Madame de... Alors, fixant le mitan du lit où elle gisait nue, je m'agenouillai comme ces peintres à robe et à chignon devant le papier ou la soie. Mais pour écrire notre histoire sur ce vélin si doux, je ne pris ni pinceau, ni encre. Il me suffisait de m'incliner en fermant les yeux, et de baiser sa peau.

* *
*



J'AVAIS PEINT JUSQU'AU SOIR au fond de cette gorge, la main en un accord total avec la pensée et l'imagination. Tension miraculeuse qui m'élançait jusqu'à cette jubilation familière que couronnait un épuisement bienfaisant, comme réparateur ; grâce que connaissent les peintres quand le pinceau court, agité d'une vitalité fiévreuse, indépendante — comme hors d'eux — qui les guide et qui les transporte, rédemption minuscule sans anges à aubes blanches et à trompes d'airain. Au-dessus de moi, tournoyaient très haut des oiseaux écarlates sous la lumière du couchant. Je rassemblai papiers et pinceaux et, vacillant, titubant, maladroit comme un homme qui s'éveille trop brutalement d'un songe, j'entrepris de gravir l'étroit chemin entre les terrasses et les halliers qui s'étagaient jusqu'au village où je retrouverais la route.

Il n'y avait rien qui frappât le regard au village de Saint-Julien, sinon cette continuité de teintes, cette sévère concordance avec l'austère nature environnante. Les maisons avaient été tirées du rocher même contre lequel elles s'appuyaient. Les lauzes écaillaient leurs toits en lignes régulières comme des sillons de labour. La masse frustrée de son modeste château, qu'animaient des fenêtres nobles à meneaux de pierre claire, surmontait leur groupe hétéroclite. Cette physionomie disparate était comme un accord sur le mode mineur avec le chaos grandiose des grands causses bordant horizon. L'arrondi d'une abside avec son étroite ouverture en plein cintre indiquaient la présence d'une chapelle dont la nef disparaissait entre des bâtiments. La rondeur de cette architecture, caressée par les derniers rayons, paraissait presque suave au sein de cette âpreté minérale. Tout était silencieux au village de Saint-Julien et rien dans cette tranquillité vespérale ne laissait présager la stupeur qui m'attendait.



SANS UNE PAROLE ELLE M'APPARUT. Rien n'annonça sa présence dissimulée parmi les murets écroulés et les jardinets incultes où s'éployaient des lilas odorants, des glycines mauves. Au dernier détour je la découvris tout entière. Nos regards se heurtèrent. Ce fut en moi comme un ébranlement. Elle était assise sur la plus haute terrasse jouxtant le château. Dans l'encadrement de ses cheveux dorés, l'ovale de son jeune visage effleuré de rose recelait l'ombre douce des ivoires polis. La lueur du couchant accrochait aux plis de sa robe violette des hachures éclatantes qui la ciselaient d'or bruni comme ces personnages d'enluminure ou ces statues radieuses sur la muraille de nos églises. Elle tenait ses mains au-dessus du livre ouvert posé sur ses genoux et me regardait. Que vit-elle ? l'homme essoufflé au ventre trop lourd, le petit-maître d'âge mur, au cheveu rare, qui peignait les montagnes et les torrents ? Le peintre à robe et à chignon, que je rêvais parfois d'être, en son pavillon solitaire surplombant des gorges couleur de lauze et de ciel d'orage ? Ou l'enfant qui n'en finissait pas de durer en moi ?

Dans la fraîcheur du soir de mai, elle frissonna, ramena sur sa tête l'écharpe qui couvrait son cou, croisant ses mains fines. Ce fut le premier geste que je lui connus. Il avait la noblesse de l'humilité. Devant tant de beauté je laissai fuir le temps.



— RESTEZ. BIENTÔT IL FERA NUIT, OÙ IRIEZ-VOUS ? me dit Mme de... dans la petite cour du sombre château où elle m'avait introduit. Une servante taciturne me montra ma chambre et le lit où je m'étendis. Et, comme on ne vint point me réveiller pour le souper, je m'endormis jusqu'au lendemain. Le soleil était déjà haut lorsque je me levai.

Je la retrouvai dans la vaste cuisine où elle m'attendait. Elle me servit le pain odorant et me tendit le bol fumant avec des gestes que je buvais aussi des yeux. Je me rassasiais de tout cela. Mais ma faim d'elle, comment aurais-je pu l'assouvir ?

Nous visitâmes des chambres tendues de tapisseries aux couleurs assourdies, garnies de meubles usés, de sièges aux garnitures passées, et de lits étroits dont les étoffes élimées semblaient devoir s'effriter sous la pression des doigts. Les portes en se refermant soulevaient des odeurs froides de cire et de feu de bois ; la poussière volait dans la lumière des croisées. Comment sa jeunesse pouvait-elle s'accorder avec ces meubles vieillots, ces tentures tachées comme des suaires, ces allures de sépulcre froid ? Tout me parut lugubre et endormi. Nous ne réveillions en passant que de grands miroirs oxydés de fleurs rousses sur des cheminées salies. Au détour d'un corridor, elle me désigna la porte de sa chambre.



DANS LA SALLE ANCESTRALE ÉTAIT SUSPENDU UN GRAND TABLEAU. Je m'arrêtai devant l'étrange composition que le temps avait noircie mais où l'on pouvait discerner la main d'un peintre du Siècle d'or espagnol. On y voyait Apollon, nu et couronné de lauriers, écorcher vif le faune Marsyas. Deux personnages à l'expression à la fois d'effroi et de fascination étaient tapis derrière un arbre sur la fourche duquel Marsyas, le corps renversé, était attaché par les pieds. Le dieu aux mains blanches dépouillait sa victime comme je l'avais vu faire d'un pauvre lapin. Le couteau commodément placé entre les lèvres, il avait déjà incisé la jambe dans le prolongement de la fente du sabot et s'apprêtait, les doigts fermement accrochés au revers de la blessure sanguinolente, à arracher la peau. La tête renversée du faune avait une atroce grimace d'humaine douleur qu'on ne pouvait découvrir qu'en renversant soi-même la tête. Ce mouvement auquel l'habile peintre nous forçait, ainsi que les deux personnages épiaient la scène qu'il avait placés en vis-à-vis — comme en un effet de miroir —, tout conspirait à nous jeter dans cette épouvantable scène de supplice. L'insidieux dispositif, auquel nous étions en définitive consentants, procurait, lorsqu'on s'en avisait, un extraordinaire malaise.

Mme de... m'apprit sur le peintre une curieuse histoire qui s'était transmise dans sa famille de génération en génération. On rapportait que l'artiste qui avait exécuté ce tableau lors de son séjour au château, avait disparu inexplicablement juste après l'avoir achevé. Les battues qui avaient été envoyées par le seigneur de Saint-Julien dans les ravins et sur les causses n'avaient pu recueillir le moindre indice. Ce disant, elle m'observait à la dérobée. Je me détournai en direction des hautes fenêtres à meneaux, et, me penchant, je vis la gorge où j'étais venu peindre le jour précédent, le jour de notre rencontre. Un siège poussé dans cette embrasure indiquait assez que Mme de... venait se poster là. M'avait-elle aperçu depuis cette haute fenêtre avant que nous nous rencontrions sur le sentier ?



LA DEUXIÈME NUIT QUE JE PASSAI AU CHÂTEAU DE SAINT JULIEN, elle s'introduisit dans ma chambre où je l'espérais. Elle se dévêtit devant moi. Sa peau avait des reflets de nacres blancs et roses comme ces saintes d'autrefois dans ces vieux tableaux que ravive une lampe dans l'ombre des sacristies. Et quand elle fut nue, je sus qu'elle venait à moi du plus lointain des âges, comme si devant sa nudité venait de m'être révélé quelque mystère ancien. Dans la nuit qui m'était aussi devenue mystérieuse, je caressai cette peau étrangement douce. Et je me rappelai alors la formule apprise autrefois : « frottée, comme celle d'Esther, six mois dans l'huile et six mois dans la myrrhe ».

Je fis le pèlerinage à ses gouffres et à ses cimes comme à un chemin de croix en un pays perdu de crêtes et de ravins. Je succombai à tous ses prestiges, m'évanouis dans des vertiges, mourus et naquies tour à tour sur son sein. Au matin, je crus entendre murmurer avec ses sources purpurines les eaux vernelles du torrent dans la gorge.



JE RESTAI TOUT UN PRINTEMPS. J'allai à ses côtés sur des chemins radieux, peindre sur les causses et dans les vallées des encres et des lavis ; je me tenais appuyé contre elle. D'autrefois j'arrêtais mon pinceau, je la voyais courir, agile et nue sous sa robe couleur du ciel de mai. Elle était ma désirable au doux visage, ma belle amante des solitudes, ma chasseresse vagabonde, ma souriante amie du divin délire et de nos longues fêtes lascives. Le soir nous allions encore sur des sentiers nocturnes qui nous ramenaient à cette terrasse où nous nous étions reconnus. Sous le ciel étoilé nous venions écouter les échos de la gorge et, s'il fumait un toit, sentir l'odeur d'un feu dans la nuit. Nous nous sentions épris pour tout ce qui nous entourait, pour tout ce qui comme nous était promis à passer, et qui passait ; mais cette pensée alors n'était pas funeste. Parfois une pierre, détachée des ravines par le délitement patient des calcaires érodés par les eaux, roulait dans le silence.



LES SAINTS DE GLACE NOUS CLOITRÈRENT AU CHATEAU. Dans le retraits de sa chambre où la bûche sifflait, nous nous amusions du projet d'y vivre jusqu'à notre mort en ce « petit château dont la porte était si petite et les fenêtres si grandes ». Je crois que nous y fûmes ces jours-là les mortels les plus heureux. Quand nous sortîmes, partout l'eau des torrents avait amorcé sa décrue.



L'ÉTÉ VINT. Le temps s'écoulait avec l'eau déclinante des torrents, avec les ruissellements souterrains qui fouissaient secrètement les ténébreux abîmes des grands causses. J'étais moi-même comme une vasque qu'on emplit avec des mouvements oscillants et liquides. J'étais devenu clepsydre. Je rêvais à des débordements d'eau vive qui m'emportaient. Et, comme je ne voulais point m'engager sur la rive, je me laissai balloter par mes courants comme un noyé. Je pris peur, prétextai une obligation que le temps passé en ce château avait rendue plus nécessaire encore, et promis de revenir avec le carnet relié des encres et des lavis que j'avais faits, lorsqu'à ses côtés je me tenais appuyé contre elle. Le soir des adieux je caressai sa peau, frottée comme Esther, six mois dans l'huile et six mois dans la myrrhe, je refis le pèlerinage à ses gouffres et à ses cimes, succombai encore à tous ses prestiges, mourus et naquies tour à tour sur son sein. Au matin je partis ; le soleil était déjà haut. Les maisons ne fumaient plus, l'âtre était froid et la chaleur extrême au dehors effondrait tout déjà, bêtes et plantes que n'effleurait pas même un souffle. Les martinets ne quittaient plus la fraîcheur de leurs crevasses. Je m'enfuis sur la route.

* *
*



EN LE REGARDANT S'ÉLOIGNER, Mme de... leva une main qui ne le maudissait pas, ni ne cherchait à retenir ce fuyard d'amour. Par ce geste elle le recommanda aux crêtes et aux ravins, aux solitudes des montagnes et des vallées, au bleu du ciel où nul nuage ne glissait plus. Silhouette découpée à l'heure sonnante de midi sur l'allée que ne bordait aucun arbre, elle était la dernière efflorescence de cette campagne défleurie. Mme de... garda toujours cette noblesse de l'humilité.

* *
*
*



— Vous me demandez ce que devint notre histoire ?
— Elle en resta là.
— Vous ne retournâtes donc jamais au château ?
— Je fis mes bagages quelquefois, et je ne partis pas.
— Vous ne la revîtes donc plus ?
— Non, jamais.
— Vous lui écrivîtes alors comme font les amants ?
— Oui bien sûr, mais ne lui adressai aucune de ces pages.
— Quel homme êtes-vous !
— Cette question précisément retenait mes pas, empêchait mon bras.
Je ne cessais pas de m'interroger. Qu'avait-elle aimé en moi ? Qu'avait-elle
reconnu en moi de si digne d'estime que je ne savais pas ?

Beaucoup plus tard comme j'allai toujours portant son image, je commençai à comprendre.

L'avoir rencontrée, pensai-je enfin, elle, l'incomparable, la toute-en-un, et qu'elle m'ait choisi, voilà qui pouvait suffire à une vie entière.

* *
*



JE REVINS POURTANT AU CHÂTEAU. J'ai déjà dit que nulle avenue plantée de vieux hêtres ne menait à sa porte. Ce n'était pas un de ces pimpants châteaux construits au penchant d'un pré ou sur le bord d'un étang reflétant ses tours parmi des joncs ; nulles girouettes fleurdelisées ne pointaient au-dessus de bois séculaires. Son unique tour était découronnée et ses murs étaient bordés non de douves mais de précipices couleur d'ardoise et de ciel d'orage où glissaient des oiseaux piailleurs sur le dos du vent. Le vide entier contrebutait sa façade. Un roc épaulait ses murs. Son architecture paraissait inviolable et la lune semblait son seul hôte. Pourtant cette austérité altièrè inspirait protection. Des générations de seigneurs s'en étaient fait un refuge contre les persécutions de leurs voisins, la colère de leurs serfs, la tyrannie de plus arbitraires qu'eux ; ceux-là mêmes qui avaient châteaux pimpants, tours couronnées à girouettes, et ces douves tranquilles où glissent des cygnes. L'ancienne société féodale qui l'avait élevé, qui n'avait pas cessé tout au cours des longs siècles d'en consolider les murs, n'était plus, — Mme de... avait été la dernière de son sang — mais le monde qui l'avait remplacé et qui battait ses murs, n'avait pu encore, malgré sa fureur déferlante, entamer ses fondations qui paraissaient soudées au roc.

Je m'arrêtai à regarder les fenêtres closes des étages ; pas une vitre qui ne manquât, les herbes croissaient au pied des murs dont les pierres n'étaient pas plus déjointes ni les marches du perron plus tremblantes que lorsque je les avais quittées. J'entrai dans la petite cour déserte. Je parcourus tous les appartements. Ils avaient été vidés de tout leur mobilier : tentures et tapis, et ces obscurs tableaux devant lesquels je m'étais arrêté autrefois. J'appris plus tard que le mobilier avait été emporté après la mort de Mme de... . Un calme profond régnait dans tout l'édifice. Quand je repoussais les volets intérieurs dans leur embrasure, le bruit résonnait en de longues répercussions à travers les salles et les corridors vides. Mes pas éveillaient aussi des échos caverneux. Alors, parvenu dans la vénérable salle ancestrale surplombant la gorge, et contemplant par la haute fenêtre à meneaux le lieu en contrebas où j'étais venu peindre, en ce printemps lointain où elle m'avait aperçu de cette même place et qu'elle m'avait désigné, moi, le petit-maître des montagnes et des torrents, je sus que je n'avais pas cessé d'habiter ce château en songe, et, qu'éloigné de lui pendant toutes ces années passées à le fuir, j'étais resté abrité dans son asile.



C'était un de ces lieux sacrés où s'arrêtent les destins.

Sur l'enveloppe que me tendit la servante, était un sceau de cire violette où se voyaient les armes des seigneurs de Saint-Julien : une bête dévorant le chef d'un homme qu'elle maintenait entre ses griffes, avec cette devise : « Si le cœur ne manque. »



Mon ami,

Vous êtes revenu. Je vous lègue mon château. Vous aviez raison : « la porte en est si petite et les fenêtres si grandes... », on ne peut y vivre et y mourir que seul. Il est à vous maintenant. Allez à Mende, demandez l'étude de Maître Nanteau, il vous remettra vos titres. Il est une chose que je vous conjure de respecter — c'est d'ailleurs la seule condition que je mets à ce legs — ne vendez jamais, sous aucun prétexte, les terres qui entourent ce château et qui ont appartenu à ma famille depuis des temps immémoriaux. Vendez toutes celles en dehors des limites du canton si vous y êtes obligé, mais à celles-là ne touchez jamais. Vous m'entendez, jamais. Je vous en fais défense. C'est le vœu d'une morte.

Maître Nanteau vous conseillera dans toutes vos démarches. Je vous lègue assez de biens au loin pour vivre et entretenir le château (je le crois indestructible). Du reste j'ai appris que votre notoriété de peintre ne cesse de grandir, ce qui vous place vous-même à l'abri du besoin. Ignorant quand vous viendriez, j'ai fait remiser tout le mobilier en un lieu sûr. Aussi sentez-vous libre d'occuper les pièces à votre guise.

Le grand tableau de la mort de Marsyas est chez le docteur Vanel à Mende, (le seul ami que j'ai eu ici ; c'est un homme discret et parfaitement loyal qui sait notre histoire, fiez-vous à lui). Demandez-lui de vous rapporter le tableau ; il doit regagner sa place dans la grande salle. Examinez bien ces lointains au-dessus du pied de Marsyas, examinez sa main aussi. Vous apprendrez alors où déposer le carnet que vous avez fait relier. Accomplissez cela avant d'aller chez Maître Nanteau car il se peut que ce vous découvrirez alors vous éloigne à jamais du château. Mais je ne le crois point. Soyez discret en tout. Ne faites lire cette lettre à personne. Vigilance. Vigilance. Vigilance.

Vivez serein mon ami dans cette demeure. Vous verrez, « elle est pourvue de toutes les choses ». C'est le dernier vœu d'une femme qui vous aura aimé jusqu'à sa mort.



J'ALLAIS À MENDE. Je rencontrai le docteur Vanel. Nous montâmes jusqu'à l'ermitage de Saint-Privat taillé en partie dans le roc sur les flancs du Mont-Mimat. Il m'apprit que Mme de... venait jusqu'ici à son bras, les derniers temps surtout où elle se déplaçait pour régler ses affaires à l'étude de Maître Nanteau . C'était une habitude qu'elle manquait rarement si le temps le permettait. Il me désigna un banc d'où ils regardaient tous les deux la vieille cité. J'en caressai le dossier où s'étaient appuyées ses épaules que j'avais si fort admirées. Par un bel après-midi déclinant de l'été où je l'avais quittée, elle lui avait sans doute appris là notre histoire. Vanel surprit mon geste. Je me retournai vers la ville. On apercevait sa lourde cathédrale avec ses clochers trapus à pinacles et à arcs boutants que surmontaient deux gracieuses flèches qu'il me dit avoir été élevées par son évêque François de la Rovère. Ce nom me parut beau. Je me pris subitement d'amour pour cette sévère cité construite au pied des escarpements de son causse. À cette distance on pouvait croire que le tumulte du monde ne l'avait pas encore surprise dans son retrait rustique. Elle avait su garder cette noblesse de l'humilité de l'ancien monde qui avait été celle de Mme de... que j'avais si étrangement aimée.



NOUS RETOURNÂMES AU CHÂTEAU avec le tableau. Vanel m'aida à l'accrocher à ses crochets de fer dans la grande salle. Lorsqu'il fut parti, je retournai l'examiner. Le sabot de la jambe écorchée de Marsyas désignait en effet un point du paysage que des glacis brunis rendaient plus lointains encore. Des détails m'apparurent dont l'un m'était parfaitement familier : c'était la silhouette bien identifiable du château de Saint-Julien dressé sur son roc. Je me souvins alors de l'histoire que Mme de... m'avait rapportée à propos de la disparition mystérieuse de l'artiste qui avait exécuté ce tableau. J'examinai aussi les mains du faune ; l'une était repliée dans son dos, l'autre tenait une clef tournée vers l'entrée d'un terrier peint entre les racines de l'arbre contre lequel était ligotée la victime. Particularité frappante : une minuscule rose ornait le dessus de l'étroite entrée. De toute évidence le peintre avait figuré dans sa toile un rébus que la lettre de Mme de... m'engageait à résoudre. Je me reportais avec une attention accrue au premier indice, et, à mi-hauteur du roc où s'appuyait ce château des vertiges, je découvris une fenêtre ogivale à encadrement de pierre claire que mes fréquentes promenades autour du château ne m'avaient jamais laissé deviner. Le peintre avait-il voulu en introduisant un élément imaginaire, révéler l'existence de quelque crypte cachée, de quelque grotte aménagée dans les profondeurs du rocher ?



SOUS MES PIEDS gisait peut-être quelque cave secrète à laquelle on devait accéder par une ouverture à la base du rocher. C'est ce que pouvait laisser supposer le terrier peint dans la partie inférieure du tableau. Quant à la rose au-dessus de son entrée, je ne savais comment l'interpréter. Je courus deux jours entiers sur des sentiers de chèvre au pied du roc. Je fouillai les moindres renforcements à ma portée, escaladai des éboulements, écartai chaque buisson qui pouvait dissimuler la plus étroite entrée où un enfant agile eût pu encore s'introduire. Je ne trouvai rien. Je rentrai le deuxième soir, exténué, les mains et les genoux presque aussi écorchés que la peau du faune de douleur. L'énigme de la rose sur laquelle mon imagination fiévreuse extravaguait agita mon sommeil.

Le matin du troisième jour j'allai dans la cuisine dont l'aspect avait dû peu changer depuis sa construction à une époque reculée. C'était une journée radieuse ; le soleil projetait ses rayons jusqu'à l'intérieur. Ce fut comme une illumination : une rose que ciselait davantage encore un rayon oblique ornait le linteau d'une porte, si basse, si étroite qu'on supposait qu'elle ne desservait qu'une remise obscure. Je tournai la clef sur sa porte et poussai son modeste vantail ; un minuscule escalier vissait son pas de pierre dans les ténèbres.

La première salle où je débouchai était voûtée ; des crocs de fer scellés aux murs indiquaient l'ancien cellier du château où l'on remisait les viandes. Un second escalier en colimaçon m'amena plus profondément encore à une seconde salle entièrement excavée dans le rocher ; on reconnaissait la trace du pic des carriers qui l'avaient creusée. Un boyau taillé lui aussi dans la roche descendait en pente raide sur quelques mètres. Il était sans issue. J'eus beau en sonder les murs, je ne découvris aucun passage. Je revins sur mes pas. Cette nouvelle énigme m'embarrassait, mais je croyais tenir le bord du voile qui couvrait le mystère des seigneurs de Saint-Julien .



JE PASSAI DE LONGUES HEURES DEVANT LE TABLEAU. Je le mis au carreau, j'en parcourus méthodiquement chaque parcelle ainsi délimitée, construisis maintes hypothèses qui n'aboutissaient pas, comme ce passage sous mes pieds.

Le matin du septième jour, je pénétraï encore dans la salle ancestrale. J'étais découragé ; je ne savais où orienter mes recherches. Je me rappelai le malaise qui m'avait envahi la première fois, lorsque je m'étais avisé de l'ingénieux dispositif par lequel l'habile peintre nous « invitait » à entrer dans la scène de l'épouvantable supplice. Je renversais machinalement la tête et compris alors pourquoi j'avais cherché sans succès une entrée au pied du rocher. Il fallait renverser l'ordre des choses selon la disposition du corps du supplicié dont la main nous indiquait une entrée à hauteur de sa tête, dont le pied désignait la crypte. Si l'on suivait cette logique inverse, l'ouverture de cette salle devait être percée non au fond du souterrain, mais dans la voûte de la seconde salle. Le boyau n'était qu'un leurre.

J'ai déjà dit que la seconde salle était excavée dans la roche. L'examen de sa voûte d'une assez grande hauteur me révéla une saillie rocheuse qui pouvait masquer une ouverture, invisible depuis le sol. Le long de la paroi étaient sculptées d'ingénieuses prises de main. Ainsi pouvait-on s'élever et atteindre cet encorbellement.

Je me redressai sur cette marche établie sur le vide. À quelques pas devant moi s'élevait une porte. Je levai ma lampe. Inattaquable était sa barre de fermeture, large à proportion d'un bras d'homme. Sur son verrou était forgée une gueule effrayante et, sur son seuil, une bête gravée, polie par les pas, dévorait le chef d'un homme maintenu entre ses griffes. Son dessin archaïque et usé avait pu servir de modèle au sceau des seigneurs de Saint-Julien.

Je tirai le lourd verrou qui glissa sans résistance, poussai la porte et pénétraï dans une haute salle maçonnée dont la voûte à croisée d'ogives s'élevait dans la nuit. Au milieu régnait un haut meuble de bois noirci, imposant comme un catafalque.



TERRIBLE ÉTAIT CE MEUBLE. Aux quatre angles d'une large corniche qui eût pu couronner le retable d'une chapelle de nos cathédrales, étaient enchâssés quatre crânes sculptés dont l'argent luisait dans la nuit. Sur le linteau incliné à décors de cuirs était incisée en lettres monumentales rehaussées d'or et de rouge cette inscription ;

*LA PEAU EST UN ÉCRIN — QUE CET ÉCRIN PROTECTEUR
NE TE FASSE PAS OUBLIER L'OBJET QU'IL RENFERME.
N'ENCHÂSSE PAS LA PERLE DANS UNE MONTURE
DE PLOMB. MAIS NE CONFIE PAS LE CAILLOU
AU MAILLET DU BATTEUR D'OR.*

De l'autre côté étaient gravées de même les armes des seigneurs de Saint-Julien avec leur devise :

SI LE CŒUR NE MANQUE

La partie inférieure se composait d'un pupitre incliné, le corps supérieur comprenait sur chacun de ses côtés deux larges battants dont les panneaux étaient sculptés d'ails au pennage déployé, constellé d'ocelles d'os. L'aspect funèbre de l'ensemble n'altérait pas l'admirable proportion de son architecture ni le grand art avec lequel un artisan habile l'avait si soigneusement conçu et ouvragé. Il resplendissait dans l'ombre, exhalait une odeur suave de cuir gras et de cire miellée.

J'ouvris les noirs vantaux. Ils pivotèrent sans grincer, dans un souffle si léger que je crus un soupir. Des livres, alignés et serrés les uns contre les autres, étaient attachés par des chaînettes de fer, d'argent et d'or à leurs rayons, de façon qu'on dût les consulter sur les pupitres, et non les emporter. Les nerfs des dos qu'effleurait le rayon de ma lampe saillaient comme des vertèbres sous la peau. Quand je portai la main sur un premier volume, je craignis de le voir tressaillir comme un dos dénudé qu'on touche.

C'était un admirable manuscrit des *Miracles de Marie*. Les enluminures gothiques dans leur frise à décor rustique de fleurs et de fruits entrelacés étaient d'une fraîcheur déconcertante. À l'intérieur du premier plat on avait écrit à la plume : « relié en peau de pucelle ». Je tirai fébrilement à moi quelques volumes dans des tintements de chaîne ; j'ouvris le *Corps de chirurgie*



du célèbre médecin des papes, Gui de Chauliac. À l'intérieur du plat, et de la même écriture régulière, je lus : « relié avec la peau d'une victime de la peste de 1348 ». Puis deux ouvrages de Jean-Baptiste l'Ouvreleul, curé de Saint-Germain-de-Calberte : *Le fanatisme renouvelé* relié mi-parti avec la peau d'un Camisard et avec celle d'un Cadet de la Croix ou Camisard blanc, ses *Mémoires historiques sur le pays de Gévaudan* avec « la peau d'une fillette égorgée par le loup qui avait jeté la terreur dans cette région. Sur le premier plat se voit une déchirure, trace d'une morsure causée par la bête ». Un volume de mémoires anonymes dédié au général Louis-Jean Baptiste d'Aurelle de Paladines était relié avec la peau d'un allemand « tué à la bataille de Coulmiers, le 9 novembre 1870. »

Ces livres cadenassés qui emplissaient la macabre bibliothèque étaient à l'évidence tous reliés en pleine peau humaine, certains garnis de fermoirs d'os, ou cloutés d'ivoire, ornés de rubans tressés, de la même humaine provenance. Peau, cheveux, dents et os, et jusqu'à la corne des ongles, tout ce qui n'était pas périssable avait trouvé ici son emploi particulier. Rangés là par centaines et couvrant tous les siècles, ils composaient la plus extraordinaire collection qu'un bibliomane, même fortuné comme Montesquiou, eût jamais rêvé de réunir en une vie.



JE RETOURNAI SOUVENT DEVANT CE NOIR BUFFET tout imprégné d'odeur humaine. Comme du tableau de Marsyas, il en émanait quelque rayonnement obscur et maléfique. C'était un aimant effrayant et sublime. Je consultai sur ses pupitres, semaine après semaine, mois après mois, année après année, tous ses volumes. J'y fis des découvertes qui glaçaient le sang, de celles qu'on ne peut divulguer. Mais toujours quelque imperfection dans la réalisation de leurs écrins rappelait la main vivante qui les avait faits. Le temps aussi en avait assourdi les teintes. Tout conspirait à un demi-éclat de choses mortes, comme ces étoiles déjà disparues dont les scintillements sont des agonies. *Tout cela que j'avais touché* ne pouvait être compris que par celui qui s'était accommodé de son obscénité humaine, en avait accepté la misère, avait étreint la forme de la mort et entré dans sa folle danse macabre. Mme de... avait su cela. Elle avait reçu, avec son nom, ce terrible héritage qu'elle avait porté en elle comme on porte la cendre de ses ancêtres. C'était pourquoi elle m'avait écrit dans sa lettre en me léguant le château où reposait cette arche du désespoir, qu'il était « *pourvu de toutes choses.* »

Cette sombre armoire avait traversé les âges comme une nef de bois grinçante, chaque été en avait dilaté les membrures avec des claquements sonores, chaque automne en avait imperceptiblement dégauchi les tenons que l'hiver avait rencognés dans leurs assemblages. Ainsi, saison après saison, et lui-même agité de ce mouvement patient de diastole, ce noir vaisseau avec sa cargaison d'épouvante avait survécu à des mondes alors qu'alentour s'écroulaient des empires et disparaissaient des cités. Échoué sur son roc, comme l'arche sur son mont Ararat, sans doute régnerait-il noir encore, pour les siècles des siècles peut-être, dans la crypte de ce château, en ce pays perdu de cimes et de ravins.

* *
*



SI VOUS DOUTEZ que ce meuble se trouve vraiment dans un sévère château caché dans la montagne, que pourrais-je vous répondre ? Qu'elle existe pourtant cette bibliothèque. Elle règne en chacun de nous. Au plus secret de nos détours elle ouvre parfois ses portes funèbres sans que nous sachions prévoir ni l'heure, ni le lieu. C'est le char de la mort, le catafalque de la nuit, ses vantaux noircis sont plus hideux que l'aile de l'affreuse camarde. Mais un jour elle cesse de régner noir en nous. C'est une arche d'alliance, sans table d'aucune loi trompeuse. Les chérubins pourraient bien emboucher alors leur trompette. Nous les suivrions au ciel.

* *
*
*



JE ME SUIS INSTALLÉ AU CHÂTEAU. J'ai fait mon atelier dans la grande salle ancestrale. J'ai changé ma manière. Le premier tableau à témoigner de cette transformation et de son accomplissement a été le portrait de Mme de... Je l'ai suspendu dans la chapelle que j'ai fait restaurer. On est venu le voir. Ceux qui ont connu Mme de... disent qu'il lui ressemble étonnamment ; ils disent qu'on la croirait vivante. D'autres prétendent que j'ai voulu peindre une sainte. D'autres en rient et repartent en s'indignant qu'on puisse faire de nos jours une pareille peinture. Je me souviens qu'on disait cela de mes encres et de mes lavis quand j'étais ce petit-maître des torrents et des montagnes.

Montesquiou qui vient me rendre visite ici chaque année, croit que j'ai fait là un chef-d'œuvre et parle partout de moi comme le maître de Saint-Julien. Il m'a adressé une lettre dans laquelle il insiste pour m'envoyer, comme il dit, « un disciple » : « si vous êtes d'accord, accueillez-le aux premiers jours de mai, l'hiver est si rude en vos contrées que je craindrai de l'envoyer en cette petite Sibérie. Laissez-moi pourvoir cher maître à tous ses frais d'apprentissage, etc. »

Quant au carnet, il est là où Mme de... désirait qu'il fût .

* *
*





DANS LA CHAPELLE où il allait s'asseoir devant le tableau, son amour pour elle ressemblait de moins en moins à de la pitié pour une divinité souffrante. À force de contempler le visage qu'il avait cherché à fixer dans le cadre, il comprit que le souvenir qu'il avait voulu garder d'elle lui avait échappé. Si bien que s'il voulait la voir vraiment, il lui fallait estomper comme en un tableau, le noir de ses sourcils, effacer la plaie de ses lèvres, la pomme rose de ses joues. Il commença alors à l'apercevoir, évanescence comme ces visages qui se forment dans un ciel brouillé que ne limitent plus le cadre doré et la frise peinte. C'est alors qu'elle lui apparut une seconde fois ; à force de trop voir, à force de ne plus rien voir, à force d'avoir perdu jusqu'au souvenir de ses traits. Il commença alors à la deviner ni comme un visage, ni comme des mains, mais comme un milieu entre elle et lui. Il suspendit son regard à ce point, mais pas comme un assoiffé scrutant dans un mirage des miroitements d'eau trompeuse dans un désert de sables et de monts chauves. Il n'espérait rien.

* *
 *
 *
 *



Cher Monsieur.

Demain nous fêterons l'anniversaire de ma venue au château. C'est à vous que je dois d'être ici. Comment vous en remercier ? Je sais qu'il vous a fallu beaucoup d'insistance. Pourquoi avoir fait cela ? C'est une grande faveur et un immense bonheur de travailler avec l'illustre maître de Saint-Julien. Le jour de mon arrivée, il m'a dévisagé avec un regard que je ne compris pas. Mais il y a ici des choses trop grandes pour moi qui suis son élève. Par exemple son attachement pour l'affreux tableau dans la grande salle d'où je vous écris. De la haute fenêtre à meneau, j'aperçois au-dessus de la gorge le tournoiement des martinets qui sont de retour.

Mes journées ici sont trop courtes ; je nettoie ses pinceaux, je prépare nos deux repas depuis que la servante taciturne que nous aimions est morte. Le matin je lui sers « le pain odorant et le bol fumant », comme il dit en souriant, et nous travaillons le reste. Nous allons par des sentiers dessiner, il ne m'accompagne plus très loin et sa main m'engage à poursuivre seule. C'est un excellent maître que j'admire. Parfois son regard me quitte, alors je sais qu'il pense à elle, à Mme de... dont le portrait orne la chapelle.

Je lui ai demandé, il y a quelques jours, pourquoi il ne la peignait plus, il m'a répondu en riant que ses mains étaient lasses, qu'elles ne tiendraient plus longtemps le pinceau, que ses yeux aussi faiblissaient. Il a ajouté ces mots que je ne comprends pas : « qu'il continuait pourtant à la peindre, même au plus obscur de la nuit, sans une lampe au-dessus de sa table. » Vous qui connaissez leur histoire, vous comprendrez peut être. Puis il s'est tourné vers moi, son « escollière de mérencolie » comme il m'appelle parfois, et son doigt désignait ce ciel de mai où glissait un nuage, il m'a regardée comme au jour de mon arrivée, et de son autre main il m'effleurait la joue :

« Oui, je vous peindrai encore, avec ce nuage pour Votre Visage, et tout ce bleu du ciel pour Votre Œil. »

